

L'AVANT-CRITIQUES

20 août > ROMAN France

L'homme qui part



Lydie Salvayre

DIDIER GALLIARD/LE SEUIL

Lydie Salvayre fait le portrait de son compagnon, Bernard Wallet, en homme et en éditeur ivre de littérature.

Dès les premières lignes, on la reconnaît bien, elle, son phrasé, son esprit railleur. Page après page, on le découvre lui, que l'on ne connaît pas mais dont on connaît les livres, ceux qu'il a publiés, ces treize dernières années, à la tête de sa maison d'édition, Verticales, soutenue par le Seuil, puis, entrée en 2005 dans le giron de Gallimard. Désigné par les initiales de son nom, Bernard Wallet, 63 ans, est le compagnon de Lydie Salvayre depuis près de 25 ans et travaille dans l'édition depuis plus longtemps encore. L'année dernière, alors qu'il est atteint d'une brutale cécité, l'écrivaine décide de lui faire raconter sa vie, entre deux opérations. Disons plutôt ses vies, les vies antérieures à leur rencontre, qu'elle découvre.

BW est un livre curieux, intrigant et touchant, un peu portrait, un peu bio (ni autorisée, ni dirigée), un peu journal (reconstitué), un peu hommage, un peu déclaration, un peu bilan. Mais c'est aussi, écrite dans l'urgence par un scribe aimant et interventionniste, une lettre de rupture, un adieu à la scène, douloureux et résigné, à tout un monde, plus qu'un métier, aimé au-delà du raisonnable, un adieu dont BW ne pouvait pas sans doute se charger tout seul, lui qui part, est parti, tant de fois, apprend-on ici, en quittant tout, du jour au lendemain, sans donner la moindre explication.

Partir. Fuir. Abandonner. Se saborder parfois, voilà l'histoire de la vie de BW, homme sans modération. C'est BW laissant derrière lui Clermont-Ferrand et sa famille à la fin des années 1960 pour un voyage de deux ans vers l'Inde. BW quittant peu de temps auparavant le centre où s'entraînaient les athlètes sélectionnés pour les jeux Olympiques de Mexico et fermant définitivement la porte à une carrière de coureur de 800 mètres. BW démissionnant au début des années 1990 d'un poste de directeur de développement chez Christian Bourgois. C'est BW représentant Gallimard en 1978 dans le

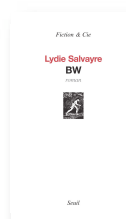
Liban en guerre dont les images de mort ne finiront jamais de le poursuivre. BW en dernier des Mohicans, triste, malheureux, aigri, diront sans doute certains (il sait cela, elle lui fait dire), jetant un regard à tout le moins désabusé sur un milieu éditorial dont il ne supporte plus les codes et les mœurs, trop excessif pour accepter les dérives qui enterrent la littérature telle qu'il la concevait. Un peu seul. « *Car BW pense [...] qu'il est avec quelques autres, le dernier spécimen d'une histoire où la valeur d'un texte se mesurait encore à sa valeur littéraire.* » Les déceptions plus personnelles aussi, comme le sentiment qu'il avoue ici d'avoir été évincé de sa propre maison, trahi. BW en mélancolique périodique, en homme en colère, en écorché vif, en « *exagéré avide d'endroits exagérés* », en escaladeur d'Himalaya, « *en*

alpiniste dans l'édition », en fou de Kim Novak. En enfant de quatre ans incapable d'attraper le pompon sur le manège. En lecteur de Debord et de tant d'autres. Car « *BW ne lit pas comme les autres* », dit Lydie Salvayre dans un constat où l'admiration amoureuse est

toujours bien planquée derrière l'habituelle protection de l'écrivaine : l'ironie, la dérision.

Connaître ces deux-là pour entrer dans ce livre n'apporte rien. D'ailleurs, le lecteur du sérail n'y trouvera au fond que très peu d'os mondains à ronger. N'importe quel lecteur *innocent* pourra s'attacher à ce beau portrait d'homme qui a nourri son âme tourmentée, brûlée plus souvent qu'à son tour, à sa passion pour la littérature. Et à ce couple enviable, leur pudeur, « *leur lien d'amour farouchement gardé* », où chacun brille sans faire de l'ombre à l'autre. Deux soleils dont l'un est noir.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Lydie Salvayre

BW

LE SEUIL

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 216 P.

ISBN : 978-2-02-099711-9

SORTIE : 20 AOÛT

18 août > ROMAN France

Garde à vue

Frédéric Beigbeder passe 48 heures en garde à vue. Une situation qui le mène à se poser des questions sur son identité, sa famille, son enfance.

Une nuit de janvier 2008, Frédéric Beigbeder est arrêté en plein Paris, pour consommation de stupéfiants sur la voie publique. Les policiers savent immédiatement à qui ils ont affaire, mais sa carte VIP va, pour une fois, lui jouer un tour. La préfecture et le parquet ont décidé de faire un exemple, pour tenter d'endiguer la consommation croissante de cocaïne. Il va passer 48 heures en garde à vue, menotté et tout le toutim. Dans son « cachot », il gamberge. Le jour même, il avait appris que son frère venait de décrocher la Légion d'honneur. Comment expliquer ces différences de parcours ? Ce *Roman français*, c'est notamment cela : « *L'histoire d'un grand frère qui a tout fait pour ne pas ressembler à ses parents, et l'histoire d'un cadet qui a tout fait pour ne pas ressembler à son grand frère.* »

Dès lors, le récit se construit en alternant les souvenirs familiaux, qu'il tente d'agréger dans sa mémoire, faute de papier et de stylo, et ses différents interrogatoires avec les policiers. Lesquels constituent le fil rouge savoureux du livre – et l'un des arguments massues de son succès assuré en librairie. On voit déjà les lectures d'extraits chez Ruquier ou au « Grand Journal » : face à un gros poisson qui a de la répartie, les flics (notamment l'un d'entre eux) savent se montrer à la hauteur. Au passage, les tenants de la moralité seront évidemment déçus. Surpris

le nez dans la schnouffe, Beigbeder ne manifeste pas la moindre contrition pour son geste. Il revendique même haut et fort « *Le Droit de me brûler les ailes* » et de « *Tomber bien bas* ». Pourquoi pas, même s'il est toujours plus facile de rentrer dans les rails, quand on s'en fait justement un, de rail, avec une carte Platinum sur un capot de limousine avenue Marceau, qu'avec un ticket de métro sur un bout de toile cirée à Gonesse.

Pour les souvenirs, c'est plus compliqué. Beigbeder s'aperçoit qu'il n'en a pas. Ou si peu. « *Les enfances confortables sont toutes les mêmes, elles ne méritent peut-être pas qu'on s'en souvienne* », suggère-t-il. La sienne fut très confortable. Certes ses parents ont divorcé lorsqu'il était gamin, certes il a croisé un jour un exhibitionniste pédophile (sauf que, dans son cas, ce n'était pas à Outreau, mais en sortant d'une partie de tennis au Polo de Bagatelle...), mais ces « drames » sont d'une confondante banalité. Georges Perec avait ressuscité tout un monde avec ses « *je me souviens* ». Beigbeder ne sait que dire « *je ne me souviens pas* ». Et il réussit le prodige de tenir tout un livre là-dessus.

« *Je ne parlerai pas de moi, pour ne pas me condamner à parler de vous* », écrit-il, citant Mauriac (*Mémoires intérieurs*), expliquant qu'il a « *horreur des autobiographies trop exhibitionnistes, des psychanalyses déguisées en livres* », avant de reconnaître qu'il va justement y céder. Renvoyons-lui Duras (*Un barrage contre le Pacifique*) : « *Pour que vous vous intéressiez à*

LEA CRESPI/GRASSET



Frédéric Beigbeder

moi, il faut que je vous parle de vous. » Et ça, Beigbeder ne sait pas faire. A 42 ans, il est resté un gamin égotiste (mais doué), habitué à casser ses jouets, et qui s' imagine que le monde tourne autour de sa personne.

Et pourtant, il est impossible de détester ce livre. Beigbeder est trop malin et déjoue toutes les chausse-trapes que pourrait lui tendre la critique. Il arrive même à nous émouvoir (l'histoire incroyable de cette Mme Ratel, même si, là encore, il ramène tout à lui : « *La dernière personne qui a peint mon portrait est morte assassinée.* ») S'il échoue, à trop contempler son menton en galoche dans un miroir, à donner, en évoquant sa famille, ce « *roman français* » qu'il ambitionnait, le roman des « *catholiques monarchistes devenus des capitalistes mondialisés* », il parvient à se rendre attachant. *Un roman français ?* C'est l'histoire d'un garçon mélancolique qui cache bien son jeu.

DANIEL GARCIA



Frédéric Beigbeder

Un roman français

GRASSET

TIRAGE : 3 000 EX.

(NON DÉFINITIF)

PRIX : 18 EUROS ; 228 P.

ISBN : 978-2-246-73411-6

SORTIE : 18 AOÛT

3 septembre > ROMAN France

Moissons tardives

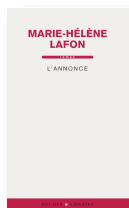
Dans le Massif central, Marie-Hélène Lafon observe la rencontre et l'appropriation de deux abîmés de la vie.

La douceur, c'est ce qui enveloppe ce cinquième roman de Marie-Hélène Lafon. Une douceur presque insolite qui perce sous la rudesse des vies. Moins chargé que le remarquable *Les derniers Indiens*, *L'annonce* plante une nouvelle fois son décor dans le Cantal, peuplé de vieux, d'hommes célibataires et taiseux. Où, quand on cherche une compagne pour tenir chaud à des vieux jours, on passe une annonce dans *Le Chasseur français*. C'est ce qu'a fait Paul, agriculteur, 46 ans, qui vit et travaille depuis son adolescence avec sa sœur cadette à Frédières, dans la ferme de leurs deux oncles octogénaires. Annette, 37 ans, a répondu à l'annonce et s'est installée, avec son fils de onze ans, Eric, mettant ainsi des centaines de kilomètres entre elle et son Nord natal. Elle a, à vrai dire, pratiquement changé de pays et, en fait de terre d'accueil, a trouvé une chasse gardée, un territoire hérissé de frontières invisibles où elle et son enfant, pour toujours étrangers, intrus, doivent conquérir leur place. Leurs armes : une bonne volonté, lasse d'avoir été trop souvent abusée, une vieille habitude de la résignation. Heureusement, il y a Paul, ce « doux », comme il s'est

décrit dans l'annonce, d'une douceur qui ne passe pas par les mots qui font à tous défaut. Seuls parlent les corps mûris par le travail, le manque de tendresse. D'ailleurs, la douceur vient aussi paradoxalement de cette usure, du frottement du temps sur les sentiments blessés, qui les a émoussés, rendus ronds et lisses.

Il s'agit de prendre soin de cet amour fait de reconnaissance et d'accommodements, cet amour d'occasion, qui se présente quand il n'est plus temps d'en espérer un neuf. « *On n'avait pas seize ans, ni vingt [...]. Il faudrait s'arranger de cet homme calme et décidé qui la prenait elle avec l'enfant, le fils, et lui faisait une place pour durer, peut-être.* » Les premières lignes, d'une grande force, où la romancière décrit la nuit à travers les yeux de la « réfugiée » Annette, donnent le ton de ce roman éclairé d'une belle lumière changeante.

V. R.



Marie-Hélène Lafon

L'annonce

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-283-02348-8

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

20 août > PREMIER ROMAN France

Le corps machine

Début du nazisme. Un peintre reçoit la commande d'une allégorie de la blonde enfance allemande. Il en fera une créature utopique digne de Kafka.

A Munich, en 1933, tandis qu'Hitler prend le pouvoir, un artiste reçoit la commande qu'il espérait. Il devra peindre « *une enfant resplendissante et pure qui incarne l'avenir d'un peuple travailleur...* ». On devine dès les premières lignes de son monologue – c'est lui le narrateur – que ce personnage claustral a un tout autre dessein et cette commande va lui permettre de le réaliser. Le peintre a obtenu, pour sept mois, les moyens de travailler. Les nazis lui apportent son modèle : une petite fille, dont le peintre ne sait rien et ne veut rien savoir. Car le rituel qu'il exécute n'a pas pour but de faire vivre une créature idéale mais de la transformer en objet. C'est pourquoi il « équipe » l'enfant d'une machinerie réalisée en collaboration avec son ami Troost, un prothésiste virtuose.

Tout autour, à Munich, le Grand Reich s'installe. Le narrateur dissimule son modèle devenue « poupée » aux inspecteurs venus enquêter sur l'avancement de l'œuvre comme à la belle Dora, une jeune femme qu'il a rencontrée. Pendant ce temps, des plaies apparaissent, dues aux prothèses. Petit à petit, le modèle se

déshumanise, se modélise, tandis que s'étendent « *les froids espaces de notre monde* ». Comme dans l'inexorable enchaînement logique de l'écriture d'un Kafka, le narrateur se métamorphose, se réduit en matière corrompue et corruptible.

Écrit avec toute la raison qu'exige la déraison, le premier roman de Stéphane Velut est un cérémonial hanté par la peste brune. Né en 1957, neurochirurgien, professeur d'anatomie, Stéphane Velut a contribué à l'édition de *La fabrique du corps humain* de l'anatomiste Vésale. Il est également l'auteur d'un essai sur la déshumanisation qu'entraîne la systématisation croissante des soins médicaux. *Cadence* s'inscrit dans cette réflexion, mais avec la puissance du songe. Un livre oppressant, écrit avec l'inquiétante perfection qui s'impose.

J.-M. M.



Stéphane Velut

Cadence

CHRISTIAN BOURGOIS
ÉDITEUR

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 194 P.

ISBN : 978-2-267-02046-5

SORTIE : 20 AOÛT

19 août > ROMAN France

Nous deux encore

Les aimants est le sixième roman de Jean-Marc Parisis, toujours dans cette veine plus ou moins autobiographique qui lui sied bien. Cette fois, il n'est plus question de frasques post adolescentes, mais d'une histoire d'amour, belle et triste. Celle qui l'a uni, dès l'âge de vingt ans, à une femme, Ava, exigeante, intègre, intelligente, âme sœur plus que maîtresse. Puis âme sœur seulement, puis amie de cœur, jusqu'à sa mort, brutale, d'un cancer. Cette Ava, qui l'a accompagné, même d'un peu loin à la fin, dans tout son parcours d'homme, à qui il pense et parle chaque jour, conscient de l'abîme vertigineux qu'elle a laissée en lui, il la ressuscite, devenu aujourd'hui écrivain, avec pudeur et exactitude. Et se rend compte qu'elle fut la femme de sa vie. Certes ils eurent bien des orages. Ava n'était pas femme facile. Elle aimait les poètes altiers, comme Saint John Perse, et ne supportait pas les compromissions. Aussi, quand son compagnon lui apprit un jour qu'il abandonnait le journalisme pour la littérature et la misère, mit-elle un point d'honneur à l'encourager, à l'aider. Mais pas question de la décevoir, de se montrer petit, de la tromper. Dans ces cas-là, Ava pouvait disparaître plusieurs mois, ne serait-ce que pour écrire elle aussi. Elle parvint à mener à bien deux romans, avant que la camarade l'emporte. A qui elle a résisté héroïquement, *never explain, never complain*, avant d'être vaincue, pour la première et dernière fois.

« *En général, il n'y a pas d'amour heureux* », écrit Parisis, comme Aragon chanté par Brassens. Et c'est bien dans ces tonalités-là, nostalgiques et élégiaques, qu'il évoque l'amie disparue. Avec humour aussi, et ce blues qu'il a chevillé à l'âme. Lorsqu'un autre poète, Henri Michaux, perdit son épouse dans un accident, il écrivit un texte superbe et désespéré, qu'il se refusa à laisser ensuite rééditer, parce que bien trop intime. Ça s'appelait *Nous deux encore*. Parisis le connaît sûrement. Son projet est le même : tenter de défier la mort avec pour seule arme la littérature. Combat perdu d'avance, mais c'est dans cette lutte que l'écrivain, depuis la nuit des temps, transcende son humaine condition. C'est sa raison d'être.

JEAN-CLAUDE PERRIER



Jean-Marc Parisis

Les aimants

STOCK

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 13,50 EUROS ; 108 P.

ISBN : 978-2-234-05995-5

SORTIE : 19 AOÛT

19 août > ROMAN France

Bienvenue au club

Le club des incorrigibles optimistes marque le retour en force de **Jean-Michel Guenassia** qui n'avait rien publié depuis 1986.

Ce livre va peser de tout son poids sur la rentrée littéraire. Fort pavé de sept cent soixante pages, *Le club des incorrigibles optimistes* est un pur régal. Tout commence en 1980 au moment d'un enterrement fameux au cimetière Montparnasse.

Le défunt a été philosophe, auteur de théâtre et romancier, il s'est trompé « *sur tout ou presque, fourvoyé avec constance et a mis son talent à défendre l'indéfendable avec conviction* », estime le narrateur, Michel Marini. Ce jour-là, Michel recroise Pavel Libulka. Le Tchèque fut ambassadeur en Bulgarie avant de s'exiler à Paris et d'y devenir gardien de nuit dans un hôtel de Saint-Germain-des-Prés.

Michel et Pavel se connaissent depuis la fin des années 1950. Né en 1948, le petit Marini était alors un adolescent intéressé par « *le rock'n'roll, la littérature, la photographie et le baby-foot* ». Par Bill Haley et Elvis Presley, *La condition humaine* de Malraux et *Farenheit 451* de Bradbury.

Elève à Henri-IV, lecteur compulsif ensuite émerveillé par Dostoïevski et Henry James, Michel se formait tandis que sévissait la guerre en Algérie et que la Chine faisait la ré-

volution. En rébellion contre sa famille petite-bourgeoise, Michel allait avoir la chance de pousser la porte du Baltot. Un bistrot de Denfert-Rochereau tenu par un couple d'Auvergnats où gravitait une majorité de personnages peu banals venus des pays de l'Est.

Derrière un rideau, on y trouvait une porte sur laquelle quelqu'un avait inscrit : « *Club des Incorrigibles Optimistes* ». Michel y verrait Sartre et Kessel s'affronter aux échecs en rigolant comme des collégiens, avant de devenir à son tour un habitué des lieux. Médecin à Leningrad reconverti en chauffeur de taxi, Igor Markish allait lui apprendre à jouer aux échecs...

Ancien avocat à la cour d'appel de Paris, consultant, l'auteur de cette chronique impossible à lâcher est né en 1950. Également scénariste pour la télévision, Jean-Michel Guenassia avait publié chez Liana Levi un polar remarqué en 1986, *Pour cent millions*, avant de se consacrer à ses autres activités.

La gestation du *Club* a été longue. Il s'écoula six ans et demi entre le plan, l'écriture, la documentation et l'évolution de l'histoire. Guenassia a longtemps porté en lui son projet avant de se lancer. « *Il n'y a rien dedans d'autobiographique à l'exception d'une scène que j'ai vécue à onze ou douze ans* », raconte-t-il, celle où Kessel et Sartre jouent aux échecs et rient ensemble.



PHILIPPE GROLIER/ALBIN MICHEL

Jean-Michel Guenassia ne cherche jamais à faire du style, son écriture est fluide, ses phrases tombent juste. Il possède un souffle évident, une manière très habile à marier la chronique familiale avec la description d'une époque et de héros au passé tumultueux. Arrivé par la Poste chez Albin Michel, son formidable *Club* ne devrait pas manquer d'adhérents !

AL. F.



Jean-Michel Guenassia
Le club des incorrigibles optimistes
ALBIN MICHEL
TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 204 EUROS / 760 P.
ISBN : 978-2-85920-797-7
SORTIE : 19 AOÛT

24 août > ROMAN Maurice

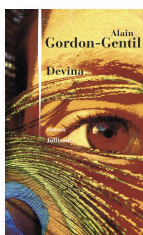
Vendetta familiale

Une île Maurice bien loin des clichés touristiques.

Ah, Maurice, ses plages paradisiaques, sa douceur de vivre, ses paysages de cartes postales... Certes. Mais, peut-être parce qu'il est mauricien et fut journaliste d'investigation (fondateur du *Mag*, il a été emprisonné en 1994 pour avoir révélé des « secrets-défense »), Alain Gordon-Gentil a entrepris de mettre à jour, à travers des romans très réalistes bien que fictifs, la vraie réalité de l'île où il est né en 1952 et où il vit toujours. Bien plus âpre et complexe, violente, que ce qu'en perçoivent les touristes quand ils sortent un peu de leurs hôtels de luxe.

La société mauricienne est multiethnique, fondée sur des communautarismes à la fois raciaux et sociaux qui semblent toujours régler la vie du pays. Ainsi, il y a de riches planteurs blancs qui détiennent tous les pouvoirs, comme Jérôme Martin-Régnaud, et en abusent sans aucun scrupule. Aussi, lorsque sa jeune sœur Rébecca est retrouvée barbaquement assassinée un soir dans sa baignoire, fait-il ce qu'il doit faire, ce qu'on a toujours fait dans sa caste : corrompre la police afin d'étouffer l'affaire.

La scène du crime est nettoyée, la victime incinérée (elle, une catholique, qui s'y était expressément opposée), et un coupable tout désigné : Raju, un jeune pêcheur hindou qui était l'ami de Rébecca, se trouve être le dernier à l'avoir vue vivante, et a pris la fuite. Tout l'accuse, et il passe aux aveux. Sous l'emprise de l'alcool, il aurait voulu violer la jeune fille. Or Raju ne buvait pas, et leur relation est toujours restée platonique. Rébecca était éprise d'un certain Jason, à qui elle s'était donnée, mais que sa famille avait préféré envoyer très loin, en Afrique. Elle lui écrivait des lettres et des poèmes énamourés. Alors, qui a réellement assassiné Rébecca, et pour quelle mystérieuse raison ? Si



Alain Gordon-Gentil
Devina
JULLIARD
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 13,50 EUROS / 108 P.
ISBN : 978-2-260-01810-0
SORTIE : 24 AOÛT

la vérité venait à être connue et qu'un scandale éclate, les dégâts pour les puissants Martin-Régnaud et leurs amis seraient considérables... La seule qui puisse faire éclater la vérité, c'est Devina, la servante et confidente de Rébecca. Une Hindoue pieuse qui va mener son enquête, au péril de sa propre sécurité, voire de sa vie. Au passage, chacune des deux principales communautés de l'île, les Blancs et les Hindous, va prendre position sur l'affaire. Des émeutes menacent, risquant de mettre à mal la fragile démocratie mauricienne. Seule contre tous, Devina, celle par qui le scandale risque d'arriver, fera-t-elle triompher la justice, face à l'omerté et à la collusion des puissants ?

Alain Gordon-Gentil mène de main de maître son roman psychologico-politico-policier, s'attachant surtout à la relation affectueuse, familiale, qui unissait Rébecca et Devina, la maîtresse juste et sa nounou dévouée. Et le tableau qu'il dépeint de Maurice, en micro-république bananière, est sans concession. Son livre va sans doute faire grincer quelques dents là-bas. Mais sa portée est évidemment universelle.

J.-C. P.

AVANT-CRITIQUES

26 août > ROMAN France

Jeune et nihiliste

Alexandre Lacroix poursuit son autobiographie, avec les « exploits » de sa seizième année.

A seize ans, comme le narrateur d'Alexandre Lacroix, son double, on peut être à la fois très sérieux et parfaitement immature. Epruver un authentique mal-être, surtout quand son père s'est suicidé à l'âge de quarante-quatre ans, celui de Nietzsche quand il a sombré dans la folie. Se montrer cruel par désespoir, se revendiquer impitoyable, au sens propre.

Découvrir Nietzsche et se trouver en phase totale avec son pessimisme, son nihilisme, son mépris des faibles. Puis se constituer les bases d'une solide culture philosophique qu'on concrétisera plus tard par une licence. Et dont on finira par faire son métier. Mais aussi se livrer à de grossières blagues de potaches en compagnie de Franck, mauvais génie et meilleur ami, jamais en peine d'inventivité : comme gazer les passants à la bombe lacrymogène place de la Concorde, ou dérober de vieux crânes dans les catacombes d'un monastère grec de l'île de Chios ! Quelques actes gratuits de nos modernes Lafcadio. Gide aussi avait lu Nietzsche.

Alexandre pratique encore le dérèglement rimbaldien de quelques sens, des beuveries homériques qui le mènent à l'alcoolisme absolu, et de maladroites tentatives pour jeter sa gourme, avec Claire par exemple, dont il ne sait

pas bien s'il est amoureux. Mais il y a surtout, qui contribue à le marginaliser, la rencontre de Pierre-André, dit Piéran, un jeune dandy qui se voudrait le diabolique ensorceleur de tendres proies, mais se laisse prendre à son propre piège. Ce fêtard munificent, ce clochard élégant, cet as du flipper toujours entouré d'une cour d'admirateurs pâmés et paumés tombe en fait raide amoureux du bel Alexandre, dont il se fait le Pygmalion. Il lui fait lire Platon et Bergson, le câline sur du Schubert. Ça n'ira guère plus loin : le giton fera atrocement souffrir son « vieux » maître.

Quinze ans plus tard, Alexandre, qui s'en est sorti, est devenu adulte, père – et rédacteur en chef de *Philosophie magazine* –, revisite son adolescence chaotique, ce « *temps des copains* » qui aurait pu déraiper. Franck, lui, ne s'en est jamais remis : il a poussé son nietzschéisme jusqu'au bout, la folie. Piéran lui, fricoterait avec l'extrême droite. Les « *chevaliers du Verre divin et du Verre à pied* » se sont perdus dans ce passé que le narrateur évoque avec un mélange d'humour, de nostalgie, et une sincérité qui confine parfois au masochisme. Depuis *De la supériorité des femmes*, son précédent roman paru chez Flammarion en 2008 et présenté comme le premier d'une trilogie autobiographique dont *Quand j'étais nietzschéen* constitue le deuxième volet, Lacroix se dépeint en sale type, prenant le lecteur à témoin des comptes



ARNAUD FÉVRIER/FLAMMARION

qu'il a à régler avec lui-même, et avec quelques autres. Peu importe. Le principal, c'est qu'il en fasse des livres aussi réussis que celui-ci : drôle, acide, intelligent, servi par un style enlevé et plein de trouvailles. Alexandre Lacroix en irritera peu-être quelques-uns, mais c'est l'un des meilleurs écrivains de sa génération, aujourd'hui trentenaire.

J.-C. P.



Alexandre Lacroix

Quand j'étais nietzschéen

FLAMMARION

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-0812-2167-3

SORTIE : 26 AOÛT

19 août > ROMAN France

Les copains d'abord

Dans Le rêve entouré d'eau, Bernard Chapuis promène le lecteur entre Paris, le Cap-Ferret, le Sahara et le Japon.

Les romans de Bernard Chapuis ont toujours un charme fou. L'ancien billettiste du *Monde* qui collabora à *Combat* et au *No26uvel Observateur* a peu à peu bâti une œuvre à la fois élégante, mélancolique et joyeuse où plane un humour contagieux. Après *Vieux garçon* (Stock 2007, repris en « Folio »), merveilleux opus sur les émois de l'adolescence, le revoici avec *Rêve entouré d'eau*.

Petit homme un peu rond « *enveloppé hiver comme été dans un imperméable mastic à boutonage droit* », François Bichot est archiviste et documentaliste au sein du cabinet juridique de son ami Talbeau, un riche avocat international. A quarante-huit ans, le héros de Chapuis se décrit comme liant mais assez réservé, monotone, d'une nature de « *forcené tranquille* ». Lorsqu'il lui arrive de quitter son appartement parisien, ce célibataire confie immanquablement son gros chat

Aramis aux bons soins de sa voisine et amie Valentine Florent, une élégante de soixante-sept ans capable de vous emmener pique-niquer à l'autre bout de la ville en plein milieu de matinée.

Bichot et ses vieux copains – outre Talbeau, il convient de citer Sébastien Canit et Luca Dalema, menuisier exceptionnel de 1,97 m également imbattable en électricité et en plomberie – se délocalisent dès que possible au Cap-Ferret, dans le bassin d'Arcachon, où leur programme comporte flâneries, papotages, promenades sur l'eau avec huîtres, saucisson et bonnes bouteilles.

Lorsqu'un Boeing 747 a naguère explosé en

plein vol et ôté la vie de Julien et Clotilde Cézat, la petite bande a recueilli et élevé leurs enfants à la bonne franquette – tous sont désormais adolescents ou adultes et droits dans leurs bottes. Difficile à résumer tant il séduit surtout par son ambiance et ses personnages, *Le rêve entouré d'eau* est une formidable variation sur l'amitié et l'amour, les souvenirs et les lieux qui nous aident à respirer.

On y lève le coude avec générosité et une copieuse assiette y est toujours la bienvenue. Hôte parfait, Chapuis prend qui plus est son lecteur par la main et le fait voyager. Outre le Cap-Ferret, on le suivra en Suisse, sur les traces d'un lit en érable blanc et amarante, signé en 1929 par Ernest Boiceau ; dans le Sahara, à la recherche d'une tacouba, une épée touareg ; et enfin au Japon où Bichot est en quête d'un matsu, un pin local. Là, Maiko, « *Japonaise au caractère de merde* », lui demandera d'essayer de « *calmer son calme* ». Un vrai défi pour quelqu'un qui se verrait bien rouler à quarante-cinq kilomètres heure qu'il neige ou qu'il vente !

AL. F.



Bernard Chapuis

Le rêve entouré d'eau

STOCK

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20,99 EUROS ; 396 P.

ISBN : 978-2-234-06085-2

SORTIE : 19 AOÛT

Parce que c'était lui

Derrière son personnage, c'est **Gérard Oberlé** qui parle, à peine masqué.

Connu de nos jours seulement par quelques érudits spécialistes des poètes de la Renaissance, Marc-Antoine Muret fut pourtant l'une des gloires de son époque. A dix-neuf ans, ce Limougeaud autodidacte amoureux de l'Antiquité latine enseignait déjà, colportant sa science à Auch, Poitiers, Bordeaux où il eut pour élève un certain Michel Eyquem de Montaigne, âgé alors de quatorze ans, puis à Paris. Au collège de Coqueret puis de Boncourt, il compte, parmi ses disciples et amis, ses aînés Joachim du Bellay, Pierre de Ronsard et Jean-Antoine de Baïf, ses cadets Rémi Belleau ou Etienne Jodelle. Avec ce dernier, d'ailleurs, il partage d'autres goûts. Celui pour la débauche, la paillardise et les beaux garçons, souvent un peu canailles, qui battaient le pavé parisien. Passion qui causera sa disgrâce.

En 1553, Muret est arrêté en pleine partouze dans les catacombes, emprisonné au Châtelet puis chassé de Paris, n'échappant de peu au bûcher réservé aux « bougres » que grâce à ses puissantes relations. Il se réfugie à Toulouse, en compagnie de Memmius, son élève, son ami de cœur et l'amour de sa vie. Mais s'en voit chassé un an après pour la même raison : ses mœurs « scandaleuses ». Les deux amis gagnent alors l'Italie, où les « amours grecques » étaient bien mieux tolérées que dans la France d'Henri II et des guerres de Religion.

A Venise, Muret et son Memmius coulent quatre années de félicité, avant que le garçon, en proie à la mélancolie et à de douteuses fréquentations, périsse assassiné. Désespéré, Muret gagne alors Ferrare, puis Rome, où le cardinal d'Este le fait nommer professeur de philosophie morale à l'université. Le vieux païen s'assagit et entre même dans les ordres. Il écrit, en latin toujours, des commentaires sur Platon, Sénèque, Aristote. Et, en 1581, il revoit son ancien élève, Michel de Montaigne, en deuil lui aussi de son ami La Boétie. Muret mourra citoyen romain, en 1585. « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* », Gérard Oberlé a composé ces *Mémoires de Marc-Antoine Muret* avec talent et sensibilité. On retrouve à chaque page ce qui fait le charme de l'auteur du très beau *Retour à Zornhof* (paru chez Grasset en 2004, qui obtint le prix des Deux-Magots) : son amour fou pour notre langue, un français charnel et savoureux dont il jouit comme d'un grand vin, d'un plat de succulentes cochonnailles, et d'autres plaisirs plus capiteux encore. Oberlé, qui a déjà travaillé sur les poètes néo latins, n'a pas choisi par hasard la Renaissance, époque à la fois plus libre et aussi chaotique que la nôtre, aussi païenne et empreinte de religiosité, voire de fanatisme.

Mettant en scène un poète vieillissant dont le corps lui commande désormais la modération voire l'abstinence, un solitaire qui pleure à jamais son compagnon défunt, et un homme



Gérard Oberlé

qui ne se reconnaît pas dans la vulgarité de son temps, le livre de Gérard Oberlé a des accents d'une sincérité qui ne trompent pas. Marc-Antoine Muret, c'est un peu l'auteur, qui joue, comme souvent (toujours ?) dans ses livres, sur la fiction et l'autobiographie. Ces vrais-faux mémoires sont un bel exercice de style, un des romans les plus jubilatoires de cette rentrée. Qui pourrait bien séduire tel ou tel jury. J.-C. P.



Gérard Oberlé

Mémoires de Marc-Antoine Muret
GRASSET

TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 18,50 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-246-...
SORTIE : 1^{er} SEPTEMBRE

13 août > ROMAN États-Unis

L'interrogatoire

Nouveau roman de **Richard Price**, *Souvenez-vous de moi* raconte une curieuse histoire survenue dans le Lower East Side.

Né dans le Bronx en 1949, Richard Price a toujours navigué dans des eaux sombres. A Hollywood, il a travaillé avec Martin Scorsese pour lequel il a écrit le scénario de *La couleur de l'argent*, ou avec Ron Howard le temps de *La rançon*. Celui que l'on a pu voir faire des apparitions en tant qu'acteur dans des polars comme *Kiss of Death* de Barbet Schroeder ou dans *Mad Dog and Glory* de John McNaughton a récemment collaboré à la série culte *The Wire*, devenue *Sur écoute* pour les spectateurs français. Soit cinq saisons qui creusent les entrailles d'une ville, Baltimore, en montrant le trafic de drogue dans les cités, le business des syndicats, la corruption de la presse et des politiciens.

Price a surtout de longue date prouvé qu'il était un romancier particulièrement doué pour mettre en scène le monde de la rue, raconter l'envers du décor américain. On se sou-

vient de *Clockers* que Spike Lee a adapté à l'écran, de *Ville noire, ville blanche*, ou du *Dernier samaritain* (tous traduits aux Presses de la Cité et repris en 10/18), solides et puissants romans noirs et urbains. Le dernier en date, *Souvenez-vous de moi*, est un excellent cru.

Eric Cash a trente-cinq ans. Le héros de Price est gérant du Berkman, « *fleuron de ces établissements où le personnel a des espérances artistiques* ». Lui-même a jadis publié des nouvelles, brûlé les planches et travaillé à un scénario sur l'histoire de son quartier, le métissé Lower East Side. Cet homme que l'on décrit comme un type bien, très bon dans ce

qu'il fait, va se retrouver impliqué dans une curieuse histoire.

Une nuit, alors qu'il se trouve avec Isaac Marcus, barman à l'essai au Berkman, et l'un des amis de ce dernier, Steven Boulware, passablement saoul au moment des faits, Eric Cash prétend avoir été agressé dans Eldridge Street par deux Noirs (ou Dominicains, il ne sait plus au juste) armés. Des coups de feu ont été tirés, un homme a été tué. Or deux témoins affirment que c'est Cash qui tenait l'arme...

La grande maîtrise qu'a Richard Price des codes cinématographiques lui permet une nouvelle fois de soigner sa construction, de bâtir des scènes très visuelles. Le romancier donne corps à des personnages bien campés tout en ne lésinant pas sur les dialogues qui sonnent juste. Mais le cœur de l'excellent *Souvenez-vous de moi*, où le lecteur n'arrête pas de s'interroger sur ce qu'il est vraiment advenu ce soir-là, est certainement son décor. Un coin de New York en pleine mutation.

AL. F.



Richard Price

Souvenez-vous de moi

PRESSES DE LA CITÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MARTINACHE
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 548 P.
ISBN : 978-2-258-07737-9
SORTIE : 13 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

2 septembre > ROMAN Grande-Bretagne

L'ombre de Sparte

Un jeune archéologue se joint à une équipe pour fouiller les ruines de Sparte. Dans l'ombre de l'ancienne cité guerrière, en plein XXI^e siècle, l'esprit de terreur rôderait-il encore ? Une nouvelle réussite de Tobias Hill.

Le récit s'ouvre sur des notes prises en 2003 par l'archéologue Ben Mercer lors d'une conférence sur l'ancienne Sparte. Derrière l'élégance de la synthèse, on sent le jeune homme fasciné par l'élitisme égalitaire et guerrier de la « cité sans murailles » que les Anciens, déjà, jugeaient énigmatique. Bien qu'elle ait dominé la Grèce et triomphé

là, en effet, que s'opère son progressif changement intérieur.

Ben observe les rapports de force entre les patrons grecs et le personnel albanais qu'ils méprisent. Il songe à son ex-femme, à sa fille (mais qu'a-t-il fait au juste ?). Il rédige des notes pour sa thèse. Il observe les tensions politiques, ethniques, s'intéresse vaguement au carême orthodoxe (tout est toujours vague, chez lui). Le lecteur sent néanmoins s'accumuler des signes, des indices : les éléments d'un puzzle se mettent en place en un étrange suspense dont on ne sait exactement dans quelle direction il s'oriente. Une menace se précise...

Ainsi donc, Ben rencontre-t-il parmi les clients du grill l'un de ses professeurs d'Oxford. Celui-ci est en route pour Lacédémone où se trouve un chantier de fouilles. Ben va bientôt rejoindre l'équipe. Elle se découvre aussi hiérarchisée que la société spartiate : les ouvriers grecs, âgés, sont soumis à un groupe de cinq jeunes chercheurs étrangers – trois hommes, deux femmes ravissantes.

Ben s'efforce d'être reconnu par les Cinq. Cela se fera après une chasse au chacal – comme il en allait jadis pour tout jeune guerrier destiné à rejoindre les Egaux, ceux qui, dans l'ancienne Sparte, dominaient les Ilotes, le peuple asservi. De même, les Cinq entendent-ils rétablir la *crypteia* (le « caché »), une autre épreuve initiatique au cours de laquelle les jeunes guerriers se dissimulaient le jour pour traquer toute la nuit leur gibier : les Ilotes. Ces meurtres périodiques étaient censés enrayer l'accroissement démographique des « serfs d'Etat ».

La tension monte parmi les Cinq et sur le chantier, au fur et à mesure qu'approche la grande Pâque grecque. Au terme d'un lent tour d'érou la fin s'accélère, surprenante, implacable.

Remarqué d'abord pour sa poésie, Tobias Hill (né en 1970 à Londres) en a gardé l'art du paysage, de la description des lieux et du temps suspendu. Le contraste avec la géométrie de l'intrigue est d'autant plus fort. Dans *Le cryptographe* (Rivages, 2006) l'écrivain montrait le passage à l'acte d'un imaginaire fondé sur l'économie et la finance. Cette fois, c'est un imaginaire politique : l'inconséquent de la Terreur. Une réussite. J.-M. M.



JOHN FOLEY/OPALE/RIVAGES

d'Athènes, Sparte n'a laissé que peu de traces : ni vestiges significatifs, ni littérature – ou presque pas. Comme l'écrit Ben Mercer ces restes « ne sont pas tant les morceaux manquants du puzzle que les seuls morceaux subsistants d'un puzzle qui a disparu, si bien que la nature du puzzle – la nature de Sparte – est elle-même devenue problématique ».

Jusqu'à la fin du roman ces notes sur Sparte alternent avec l'étrange intrigue dans laquelle se trouve pris Ben Mercer, apparemment irrésolu et influençable. Il est parti d'Oxford pour la Grèce après un divorce dont les causes ne sont pas claires. Officiellement, il poursuit sa thèse sur le terrain. En réalité, au lieu de se mettre au travail, Ben Mercer traînasse dans des petits boulots tandis qu'Athènes prépare les jeux Olympiques 2004. Le voici serveur dans un grill à viandes plutôt minable de la banlieue d'Athènes, à Métamorphosis. Un lieu bien nommé. C'est



Tobias Hill
La cité sans murailles
RIVAGES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN VACHÉ
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 368 P.
ISBN : 978-2-7436-1992-3
SORTIE : 2 SEPTEMBRE

1^{er} septembre > RÉCIT Etats-Unis

Ses parents

Entrée l'année dernière au catalogue d'Actes Sud avec *Ce livre va vous sauver la vie*, A.M. Homes revient avec un récit autobiographique où flotte un curieux mélange de rage, de mélancolie et d'humour.

L'écrivaine américaine, qui collabore à *Granta*, *Vanity Fair* et au *New Yorker*, commence par y raconter ce qui lui arriva lorsqu'elle rentra à Washington à Noël 1992. Elle avait alors trente et un ans, vivait à New York avec son chien, était déjà écrivaine.

Ce jour-là, ses parents adoptifs la convoquèrent dans le salon pour lui annoncer que sa mère biologique souhaitait prendre contact avec elle. Le choc passé, Homes allait remonter le courant. En apprendre un peu plus sur le parcours d'Ellen Ballman, jeune et célibataire lorsqu'elle eut une liaison avec Norman Hecht, un homme plus âgé et marié, déjà chargé de famille. Liaison qui donnerait lieu à la naissance, en décembre 1961, d'un bébé brun ensuite adopté. « J'ai fini par comprendre qu'il n'y avait pas de pureté – je ne suis pas l'enfant de ma mère adoptive, je ne suis pas l'enfant d'Ellen. Je suis un amalgame. Je serai toujours quelque chose qu'on a recollé, quelque chose d'un peu fêlé », confie l'auteure du *torchon brûle* (Belfond, 2001). A cette Ellen, elle commença à téléphoner régulièrement tout en refusant d'abord de la voir.

Rapidement, celle-ci lui demanda de l'adopter et de s'occuper d'elle, trouva son adresse, se mit à lire ses livres... A.M. Homes brosse le portrait d'une femme soucieuse des apparences. Elle ne rate pas non plus celui de son père biologique, Norman, ex-gloire du football et ancien combattant.

Au fil du livre, on suivra A.M. Homes en train d'imaginer la relation de ses parents biologiques, de chercher à en savoir davantage sur qui elle était, d'où elle venait. Confessant en chemin qu'elle a toujours eu une grande peur de l'attachement et une peur non moins constante de la perte, la romancière et nouvelliste s'acquitte d'un texte vibrant où elle a cherché à faire la lumière sur sa généalogie. On ne sera pas étonné d'y retrouver la violence et l'étrangeté qui font toute la force de son œuvre de fiction AL. F.



A.M. Homes
Le sens de la famille, une histoire personnelle
ACTES SUD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR YOANN GENTRIC
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 210 P.
ISBN : 978-2-7427-8542-1
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

25 août > ESSAI France

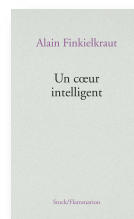
Défense et illustration du roman

Au travers d'essais allant de Kundera à Philip Roth ou Karen Blixen, en passant par Conrad, Camus, Vassili Grossman ou Henry James, Alain Finkielkraut réagit contre le nivellement indifférencié d'un âge de l'après-littérature et nous exhorte à ne pas oublier l'énigme du monde que restitue le roman.

Pascal nous aura prévenus : « *Qui veut faire l'ange fait la bête.* » L'époque contemporaine qui au nom de l'idéal démocratique entend éradiquer toute distinction risque bien d'effacer jusqu'à la singularité des êtres et la complexité du monde. Contre le style du roman, elle oppose la concrétude des faits qui, eux, ne mentent pas. Mais que serait un monde réduit à sa propre prose, incapable d'être transcendé par un au-delà de la poésie ou de la fiction ? Bref, que serait un monde sans littérature ? Au travers de « *neuf études* » portant sur des romans aussi divers que *Les carnets du sous-sol* de Fedor Dostoïevski, *Histoire d'un Allemand* de Sebastian Haffner ou encore *La tache* de Philip Roth, Alain Finkielkraut continue son combat contre le nivellement indifférencié de l'âge technocratique.

Chaque lecture chez Alain Finkielkraut donne lieu à une réflexion sur l'écrivain et son œuvre qui dépasse le scolaire commentaire de texte. Si le ton est parfois lyrique (il ne fait nul doute que le philosophe soit un passionné de littérature), l'analyse est lucide. Le titre *Un cœur intelligent* renvoie à cette prière du roi Salomon où il supplie l'Eternel de lui accorder cette « *perspicacité affective* ». Une intelligence au-delà de la pure fonctionnalité et douée de pitié pour le pauvre cœur des hommes. Ainsi la figure du traître chez Vassili Grossman ne se détache-elle pas en ligne claire sans mélange d'ombre et de lumière, personne n'est au-dessus de la morale mais chacun a ses raisons, qui ne sont parfois pas sans cœur. Car la littérature, contrairement à la politique où l'action exige moins de nuances, nous prévient des catégories toutes faites. « *Le roman de Kundera, La plaisanterie, a ruiné en moi l'idée triomphale que la vie – individuelle mais aussi collective – est un roman et que la philosophie consiste à élargir aux dimensions de l'histoire universelle l'intrigue du Comte de Monte-Cristo.* » C'est que la réduction abstraite ignore la personne et partant le tragique. Et qui d'autre mieux que

Camus eut conscience que le destin individuel fait souvent vaciller sur ses bases les certitudes historiques. C'est un hommage sensible que l'auteur d' *Un cœur intelligent* rend à l'auteur du *Premier homme* : « *Camus est l'un des rares penseurs du XX^e siècle qui ait posé des limites à l'empire de l'Histoire, c'est-à-dire de l'Homme.* » Dans cet ouvrage, on retiendra d'autres très belles lectures : celle de *Lord Jim*, chef-d'œuvre de Conrad, grâce auquel on découvre que « *le pathétique de la condition humaine consiste moins tant dans le fait de vivre pour la première fois que dans l'absence d'une première fois véritable* » (Jim était victime de son donquichottisme maritime) ou celle du *Festin de Babette* de Karen Blixen, « *cette Schéhérazade des temps modernes [qui] dépayse son lecteur pour mieux l'instruire sur sa condition* ». SEAN JAMES ROSE



Alain Finkielkraut
Un cœur intelligent
STOCK/FLAMMARIION
TIRAGE : 16 500 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-234-06259-7
SORTIE : 25 AOÛT

26 août > BD France

Comme un arbre dans la mer

Fred Bernard adapte lui-même en bande dessinée un conte maritime, entre piraterie et mystère oriental, qu'il avait initialement conçu pour la jeunesse.

Adeptes du noir et blanc pour ses précédentes bandes dessinées au Seuil (*La tendresse des crocodiles*, *L'ivresse du poulpe*) et chez Casterman (*Lily Love Peacock*, *Little odyssee*), Fred Bernard passe à la couleur pour un conte fantastique. Adapté d'un de ses propres romans pour la jeunesse (Albin Michel, 2003), *L'homme bonsaï* surfe sur des vagues souvent chevauchées pour alimenter la boîte à fantômes : les pirates du XVIII^e siècle, les bandits chinois, les mystères des mers du Sud, les îles désertes et leurs Robinson Crusoe. Mais il parvient à y puiser un récit suffisamment original, et à le mener avec suffisamment d'habileté pour tenir de bout en bout son lecteur en haleine, sous le charme.

Restituée par la bouche du capitaine O'Murphy, un flibustier plutôt débonnaire, l'histoire a pour héros un certain Amédée le



potier. Le jeune artisan, qui ne connaît rien à la chose maritime, est enrôlé de force sur un vaisseau pirate. Souffre-douleur de ses com-



Fred Bernard
L'homme bonsaï
DEL COURT, « MIRAGES »
TIRAGE : 7000 EX.
PRIX : 14,95 EUROS ; 128 P. COUL.
ISBN : 978-2-7560-1774-7
SORTIE : 26 AOÛT

pagnons de navigation, il est martyrisé et torturé, n'échappant que par miracle à la mort. Il finit par être abandonné « *avec un fusil, un peu de plombs, une poire à poudre et un tonnelet d'eau* » sur la page d'un îlot inhabité dominé par un arbre gigantesque. Or un jour qu'il passe au-dessous de cette espèce de Flamboyant, une graine lui tombe sur le sommet de la tête, où elle prend racine, se transformant peu à peu en un petit arbre solidement arimé à son crâne.

Ainsi végétalisé, Amédée n'en mène pas large. Il s'affaiblit au fur et à mesure que la plante qui lui parasite l'organisme le vide de sa sève. C'est alors qu'il est recueilli par une jonque pirate et soigné par ses marins chinois. Il devient alors un colosse invincible, puissant et respecté. Mais sa trajectoire peu banale sur toutes les mers de Chine va épouser les étapes de la lente et édifiante transformation de son corps. Fred Bernard convoque aventure et amour, humour et fantaisie pour une réflexion ludique et sans prétention sur la grandeur et les vicissitudes de la puissance.

FABRICE PIAULT